

L'attrape-douleurs

Monique Bosco

Numéro 63, hiver 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bosco, M. (2003). L'attrape-douleurs. *Brèves littéraires*, (63), 33–37.

MONIQUE BOSCO

L'attrape-douleurs

La vie ne se déroule pas comme un long fleuve tranquille. Comme elle cahote, comme elle fait des embardées. Il est bien difficile de même tenter d'en contrôler, un tant soit peu, le cours.

Déracinée par la douleur, voilà comment je me sens en ces jours de février que je n'ai jamais particulièrement aimés. On croit sortir de l'hiver et c'est encore pire. La lumière aveugle, brouille le regard. D'ailleurs, on ne veut plus rien voir, ni savoir, on voudrait juste que le temps passe, sans faire trop de vagues. On n'est plus aux beaux jours de la tragédie, où l'on pouvait s'arracher les cheveux, se tordre les mains. Il faut juste rester, tranquille, sage, sage. On se calme, on fait le vide on arrange sa voix comme on taillerait un crayon, avec précaution, pour que la pointe ne trahisse pas tout ce qui est cassé à l'intérieur. D'ailleurs, on peut se demander ce qui reste d'intact à l'intérieur. Tout semble avoir volé en éclats. La douleur, seule, semble s'arranger avec l'état des lieux. Elle se porte bien, elle, elle s'épanouit, prend toute la place, tout l'air respirable. Trop souvent, nous voulons nous faire croire que nous sommes, l'âge venant, devenus insensibles, mithridatisés en quelque sorte. La douleur, c'est pour les jeunes recrues, qu'elles s'en arrangent. Les vieux ont fait leurs classes, leur service, des mois et des mois sous l'uniforme et les drapeaux.

Évidemment, nous ne sommes plus en temps de guerre, il n'y a eu aucune réquisition, aucun appel à la garnison. Pas la peine de sortir vos vieux uniformes mités, laissez-les donc dans leurs malles, les vieux placards. Nul besoin d'invoquer vos hauts faits passés. Ce qui est passé est passé.

Mais la douleur, elle, ne se rend pas, ne s'efface pas, elle continue à se faire entendre, par mille moyens et vies détournées. Tout se ralentit, avec l'âge, tout s'estompe, et voilà que je ne retrouve pas ce semblant de tranquillité auquel je tenais tant. Ni grands ni petits bonheurs. Juste une léthargie presque heureuse, où l'on voulait croire que les dieux jaloux avaient fini par s'assoupir, qu'ils ne se réveilleraient pas de sitôt.

On a beau être vieille, on se laisse toujours piéger. On n'apprend rien et nul ne veut plus nous enseigner les vérités premières en ces temps canoniques. Il fallait agir plus tôt. Il fallait faire ce que l'on vous conseillait alors.

Vous vous réfugiez derrière votre pauvre mémoire, vos fautes d'inattention.

Il fallait prendre garde. Il y a des légèretés qui vous coûteront cher. Et si la douleur vous terrasse aujourd'hui, prenez-vous-en à vos manquements d'hier quand vous ne vouliez rien comprendre. Je voudrais pouvoir, encore une fois, utiliser ce remède, pauvre remède quand la véritable douleur nous touche, nous contraint à ne plus rien voir, éprouver d'autre. Me voici paralysée, une fois encore mais de manière plus sévère que les autres fois. Tout s'aggrave à l'usage, tout se rouille, se corrompt. Où est le dieu que nous voulons implorer quand plus rien ni

personne ne semble pouvoir s'interposer, nous procurer un répit, même temporaire. Oui, le moindre répit serait reçu comme une bénédiction divine.

Mon dieu, mon dieu, permets-moi de me réfugier dans l'idée bienveillante que tu te profiles parfois à l'horizon, que nous ne sommes pas, à jamais, séparés de toi, sans aucune possibilité de pardon, de grâce. Je ne sais te prier comme il le faudrait, je sais, je sens, qu'il faudrait s'y prendre autrement. Un vrai repentir, une vraie contrition. Tu as raison de m'abandonner à ce sort que je me suis tissé, de façon maladroite et négligente.

Désormais, je suis prête à l'avouer, je crois, — non je n'en suis pas vraiment certaine — qu'il m'a manqué les vraies qualités que tu peux exiger de tes vrais fidèles. Et je n'en suis, certes, pas une. Il me manque la vraie foi, celle qui donnerait le vrai courage, la véritable consolation. Moi, je répète, et répète encore toujours les mêmes mômeries. Je n'apprends rien avec l'âge, sinon, parfois, à réussir à me taire quand on ne sait même plus où et à qui se vouer. Oui, il faudrait être vraiment dévouée, sans marchander sa peine. Oser avouer que l'on n'est jamais à la hauteur de ce que l'on a rêvé, enfant. Parfois, oui, je t'assure, parfois, je ne lésine pas sur les conditions. Pour une trêve, je vendrais mon âme, ce qui en reste, petite âme bradée, petite âme frêle et gauche, craignant toujours de se tromper, de mal choisir, petite âme si petite en vérité que l'on ne saurait lui faire confiance.

Mais, puisque tu es le dieu tout-puissant, le seul, l'unique, celui dont on n'a même pas le droit de prononcer le nom, pourquoi alors ne comprends-tu

pas que nous ne pouvons aller plus loin, plus profond, que c'est toi qui nous as rendus si hésitants, pusillanimes, pourquoi ? Et tu es un dieu redoutable, et tu ne nous écoutes pas, et malgré mes bonnes résolutions, je sens que je vais fauter et tomber encore une fois.

Oui, je tombe et retombe, et j'essaie de me relever, et je n'y arrive pas, et je ne vois même plus ce qui m'accable tant que je ne peux même pas, à toi, confier le poids douloureux de ce qui me tourmente.

Car je suis tourmentée, au-delà des douleurs connues, et je ne saurais nommer cette douleur-là qui me met à ta merci.

Quand j'étais jeune, et donc forcément plus vaillante, je me « secouais », je me relevais, et je me jurais d'essayer encore. Le temps nous use, vois-tu, le temps s'use et il faut réussir à l'user, finir la journée, avec courage et se jurer que demain est un autre jour où il te plaira peut-être de nous donner la force pour l'entamer avec vaillance.

Mais demain sera comme hier, comme aujourd'hui, et je ne suis pas vraiment sincère quand je joue les optimistes. Non, je ne suis pas de ces femmes fortes, courageuses, dures à l'ouvrage, celles que tu aimes, saintes femmes, fortes femmes, toujours prêtes à recommencer et à se faire, à te faire confiance. La conscience me manque, la bonne, celle qui permet de persévérer. Parfois, j'essaie. Je serre les dents et je me force à reprendre — le collier, le labeur. La petite voix mauvaise s'infiltré sans effort. À quoi bon, à quoi bon. Tant d'efforts, et si peu de résultats. Et tu nous as fait faux bond si souvent qu'il y a vraiment de quoi désespérer, de toi comme de nous.

On t'a supplié, toujours en vain. Et nous n'apprenons rien. Moi, moins que les autres.

Je n'ai rien appris. Sans doute que je ne veux rien apprendre ni comprendre. Je ne me résigne pas. Et je sais que je ne me résignerai pas davantage dans les jours qui suivent.

Qui veut apprendre ta rude leçon ? Nous ne sommes là que de passage. Dur passage et leçon trop rigoureuse. Une fois encore, je me bouche les oreilles. Tu auras beau crier et m'interpeller je suis bien décidée à n'en faire qu'à ma tête. Après tout, cette tête, tu l'as façonnée.

Je suppose que tu pourrais me répondre que tout est de ma faute et que j'aurais pu, si j'avais été une bonne élève consciencieuse, tirer parti de ce que tu m'avais fourni. Sans doute.

Voilà qui n'avancera à rien. Je renâcle encore.

Sale bête, petite fille entêtée. Personne, donc, n'aura réussi à te mater. Retour à la case départ.